

Une même répugnance, un même effroi entourent la mort des hommes et celle des choses. Les corps sont inhumés ou incinérés. Les services municipaux procèdent à l'enlèvement des objets hors d'usage qu'on a déposés, la veille au soir, en bord de rue. Raser un site industriel est une autre affaire, inédite, onéreuse, dont on se dispensera s'il n'y a ni profit ni nécessité à le faire.

Entrons sur les talons de l'intrus qui a bravé le triple interdit.

Les choses sont restées en l'état où les a figées le verdict financier. C'est un complexe sidérurgique dont le noyau de béton, de briques et de fer est intact. Le travail, semble-t-il, pourrait reprendre, les cheminées vomir du feu, de la fumée, l'air retentir du fracas des machines. Il y a un signe, toutefois, que l'installation est désaffectée. C'est la sépia qui contamine la réalité, comme sur les vieux clichés de la Belle Epoque et des Années Folles, où des morts nous regardent du fond du crépuscule arrêté, de l'automne éternel où leurs jours, s'ils ont vécu, semblent s'être passés. Les robustes matériaux tiennent la vorace végétation en respect mais un ennemi invisible, impalpable les circonvient, les ronge : l'air atmosphérique. Il a barbouillé d'ocre les renforts triangulaires des cheminées, corrodé le bardage de tôle de la halle de fonderie.

Les constructions des âges antérieurs, temples grecs, châteaux forts, hameaux des montagnes, pâlassaient. Leur ossature de pierre, leurs colonnes brisées, comme des vertèbres, leurs façades trouées de fenêtres, comme des crânes, conservaient, dans la destruction, comme une affinité avec l'homme. Ce n'est pas tout. Il entrait – ainsi le voit-on rétrospectivement – comme une anticipation de la ruine dans leur édification. L'acte de foi, l'affirmation de puissance dont ils témoignaient, excédaient le cycle court, prosaïque, du besoin. Ils s'inscrivaient dans la temporalité insensible, à goût d'éternité, où les hommes ont baigné avant que l'histoire ne précipite son cours et devienne consciente.

L'usine répond à une nécessité matérielle et transitoire. Son architecture ne dit rien aux dieux ni à la postérité. Elle a été conçue en fonction de contraintes techniques, internes, immédiates, en vue du profit. Nul ne s'est soucié de ce qu'elle deviendrait après qu'elle aurait cessé de tourner. Et puis elle s'est arrêtée. Elle est entrée dans le temps pur de l'après.

Le règne végétal, rebuté par les hauts murs bardés de fer, s'est porté vers les éléments isolés, les surface planes. Il observe un ordre, que les paysans connaissent, que les agronomes ont vérifié. Les lichens, les mousses, qui vivent de rien, d'un peu de lumière et d'humidité, d'infimes quantités de sels minéraux, ont investi les aires cimentées, les parkings. Ils les ont nattés d'une fine garniture rousse, couleur de rouille, sous laquelle se devinent encore les marquages à la peinture blanche. Ils préparent le cycle suivant, celui du genêt, du roncier, auquel succéderont les premiers arbres, les essences pionnières.

Lorsqu'un élément était isolé, pylône, barrière, lampadaire, il a été pris au filet de la clématite, ligoté par les tiges longues qu'elle a lancées jusqu'au sommet. Elle a sauté, d'un bond, sur le toit des constructions basses, qu'elle s'est annexées.

Quant aux arbres pionniers, ils sont déjà présents partout où un peu de terre subsistait entre les voies de circulation, les aires de stockage, les parkings. Le bouleau se tient à dix pas du haut mur de la halle, candide, solitaire, grêle et certain, avec ça, de l'emporter puisqu'il a, pour lui, la patience infinie, muette, des plantes, le temps. Le frêne, son compère, s'est porté d'emblée, quant à lui, au contact. Il attaque directement le bâti. Il a poussé au pied du mur et condamné la fenêtre. Un jour, si l'espace n'est pas repris à d'autres fins, habitat, parc d'attraction, écomusée, la forêt (le mot vient de *foris*, dehors) reprendra ses droits. Le commencement reviendra, à la fin.